



IL ÉTAIT UN PÈRE, quelques réflexions sur un très beau film

Sylvie Ugarte

Art-thérapeute, psychopraticienne relationnelle

Article disponible en ligne :

<https://www.associationepsylon.com/articles>

Pour citer cet article :

Sylvie Ugarte (2021), *Il était un père, quelques réflexions sur un très beau film*, article from
www.associationepsylon.com/articles

IL ÉTAIT UN PÈRE, quelques réflexions sur un très beau film

Sylvie Ugarte

Art thérapeute, psychopraticienne relationnelle

A la recherche de supports divers et variés sur les relations père-fils, ce film réalisé par le cinéaste japonais Yasujirō Ozu m'a paru poser certains éléments originaux sur la manière dont on pouvait représenter un rapport filial. Plutôt que de mettre en scène la transmission et d'inscrire la relation sur un axe vertical, il privilégie les rapports horizontaux, montre la douceur et la tendresse des hommes et cela m'a semblé précieux.

L'histoire débute avec un duo. La mère est morte sans doute depuis assez longtemps. Le père, professeur, converse avec son fils d'une façon très libre, sur un vrai plan d'égalité. On les voit d'ailleurs partir tous les deux vers l'école, ce qui renforce cette impression d'équilibre et de partenariat.

L'harmonie sera bouleversée bien vite. Lors d'un voyage scolaire, un élève enfrenant les règles posées par le père se noie dans un lac. Le père considérant qu'il a failli, démissionne et revient avec son fils dans son village natal.

Jusque-là, rien n'altère la relation. L'événement, la démission, le départ vers le village, tout cela ne semble pas avoir d'impact. Une scène de pêche à la mouche donne à voir l'accordage profond entre eux. Filmée de dos, cette scène d'une grande beauté les montre exécutant les mêmes mouvements sur un rythme égal. L'harmonie se brise sur l'annonce de la séparation. L'enfant va entrer au pensionnat tandis que le père part travailler à la ville.

La cohésion symbolisée par le geste régulier de la pêche se rompt, le fils perd le rythme, son geste se défait tandis que celui du père se maintient. Le corps de l'enfant dit la rupture, l'éclatement qui s'évanouit. Son affaissement exprime la brutalité de ce départ trop précoce, annonce le manque.

Les séparations s'enchaînent les unes aux autres, remettant toujours à plus tard le rêve d'une vie commune.

Pourtant chaque retrouvaille est l'occasion d'une communion, d'un être ensemble simple et direct entre ces deux hommes qui finalement se connaissent assez peu.

On peut penser que la mort de l'élève a interdit le père tout autant que le professeur. Le fils espère toujours une vie ensemble et cet espoir laisse une part de lui, enfant à jamais. Le temps s'est ainsi arrêté dès la première séparation, du moment où il a commencé à attendre. Ce qui le rend tout à fait anachronique puisqu'il proposera à son père de donner à son tour sa démission pour vivre enfin avec lui.

Le père refusera, au titre qu'il n'est plus temps. Le fils demande une réalisation de ce qu'il n'a cessé d'attendre en lieu et place de son propre envol.

A ce blocage correspond aussi celui du père sur un autre plan, celui-là même qui l'a conduit à organiser sa fuite. N'ayant pu s'autoriser à être père, son incapacité à s'assumer comme tel l'a conduit à confier son fils à d'autres. Il est ce père aimant à distance, remettant à l'Etat japonais - cet autre père - la responsabilité d'élever le sien.

Ce qui demeure impossible à énoncer, c'est la fixation à la mort de cet autre enfant. Sa fuite est le prix inconscient à payer pour régler sa dette et protéger son fils.

Il n'en reste pas moins que cette sorte d'amour impossible les condamne à une séparation tout autant impossible. Devant la renonciation du fils à son statut d'homme, le père lui proposera un remplacement, une identité commune au service de la réparation, de la remise en route du temps, de ce qui aurait dû être leur vie. Il lui enjoint de continuer, d'être ce professeur qu'il a échoué à être et ainsi la vie continue. Le temps qui passe est rétabli au prix d'une substitution, le fils pour le père.

La suite du film va poursuivre l'échange. Le fils est en vacances et décide de les passer chez son père. Dans ce temps qui est pour une fois long (quinze jours), le père est invité à une réunion lors de laquelle il retrouve ses anciens élèves. Il y fera un discours dans lequel il exprimera ce temps qui avance. Il dira qu'il n'est plus ce professeur d'avant, qu'il a vieilli et qu'à présent, ce sont eux, ses anciens élèves, qui sont en position de lui enseigner.

Cet effacement se conclura le lendemain par sa mort. Juste avant, il aura eu le temps de propulser son fils vers un mariage.

Et c'est précisément ce qui nous touche dans ce film, malgré la déflagration du trauma, le père reste tout entier tourné vers son fils. Ce qui apparaissait dès le début du film, cette entente profonde, cette congruence s'est maintenue durant toute leur histoire. Chaque retrouvaille a recréé l'ancienne harmonie et en a fondé une nouvelle, laquelle a pris acte du temps passé.

Tous les deux ont tenté de résoudre cette équation brutale : que devient une relation père-fils lorsque le père ne peut plus être père ? Et c'est toute la subtilité du film de montrer que cet accordage intime sans cesse renouvelé, cette tendresse conjuguée au présent a fait socle et a permis à la vie de continuer malgré tout.

FILMOGRAPHIE

OZU, Y. (Réalisateur). (1942). *Il était un Père*.